

ACTUALITES

A propos de l'orientation sociale des programmes d'histoire dans le cycle d'observation et d'orientation

L'enseignement de l'histoire traditionnelle, fondé sur les préoccupations politico-sociales propres aux trois derniers siècles, met l'accent sur les aspects suivants :

1. *politique* :

- a) intérieure : histoire dynastique ; histoire institutionnelle ;
- b) extérieure : guerres, luttes pour l'hégémonie, relations diplomatiques, impérialismes divers.

2. *culture* :

- a) esthétique : arts majeurs ;
- b) scientifique : savants, découvertes ;
- c) technique : inventions récentes.

Les structures sociales n'y sont effleurées que dans la mesure où on ne peut les éviter pour justifier un fait inexplicable en dehors d'elles. Ainsi, les *Luttes sociales au moyen âge* sont traitées sans mettre l'accent sur les rapports de force entre les classes en présence ; on se soucie seulement de souligner ce que les villes doivent au prince sans distinguer les interactions internes de la société urbaine ; le sens de l'évolution urbaine sert à condamner sans nuance les usages féodaux dont on ne distingue pas le bien fondé. La *centralisation des principautés* reste étrangère aux structures économiques, elle ne doit vraisemblablement sa réalisation qu'au génie particulier de certains princes entreprenants ou chanceux. Sur le plan religieux, la *Naissance des ordres mendiants* apparaît bien d'avantage comme le fruit d'une initiative de la hiérarchie que comme le résultat d'une situation économique-sociale propre à l'Italie ou à l'Occident. Les *Croisades* doivent rarement quelque chose aux conditions sociales de leur temps. Bien d'autres exemples de ces vues fragmentaires du passé pourraient être cités pour chacun des siècles. Le plus souvent, le fait historique apparaît sans explication, on le nomme, on le situe, mais on ne le replace pas dans l'ensemble de son contexte humain. Ainsi, trop souvent, le passé a-t-il été maltraité.

Simultanément, préoccupé de suivre le déroulement continu des événements, le professeur d'histoire se complait dans les périodes les plus lointaines : les récriminations du jury d'homologation en témoignent, de même que les constatations de tout observateur impartial. Deux raisons peuvent expliquer, en dehors de cet attachement à l'événement, cette méfiance envers l'actuel :

1. le risque qui guette le professeur, même impartial, d'essayer les accusations de subjectivité de la part d'une opinion publique mal informée ou mal intentionnée.

2. la crainte d'une vue lucide du présent ou, plutôt, d'un passé récent en raison de ses incidences sur l'évolution sociale. Il est de confortables ignorances.

Ainsi, entre l'histoire du passé lointain et celle du passé proche s'est installé

et accentué un intervalle dont le gouffre n'a cessé de s'élargir. Reléguée au rayon des vieilles lunes et des plaisirs de l'esprit, l'histoire entend nier sa réelle valeur. On la détache du présent, elle devient objet de musée, poussière de bibliothèque. Mais on n'ôte pas ainsi la vie à celle qui l'explique. Elle force les volontés. Chaque discipline, en son particulier, supplée donc au vide : les branches traditionnelles d'abord, chacune en ce qui concerne son objet ; les branches de culture, ensuite : la morale laïque ou confessionnelle, les sciences économiques, la sociologie, la géographie humaine, en ce qu'elles regardent les sciences de l'homme. On ne se débarrasse pas de son passé. Force sera de convenir que seule l'histoire, traitée dans sa totalité, est capable de fournir les liens sans lesquels restent inutiles les fragments restaurés du passé et sans signification le monde qui nous entoure. Telle est l'opinion de ceux qui dans les classes nouvelles d'observation et d'orientation demandent la priorité pour le social.

Le cours d'histoire ne doit pas limiter son ampleur à fixer un cadre chronologique ou des limites politiques. Il doit être le lieu où se fondent les éléments de notre découverte pour aider à saisir une explication raisonnée et raisonnable de l'évolution humaine, c'est-à-dire de l'évolution des sociétés dans leur ensemble. Nous devons donc, essentiellement, fixer notre regard sur l'homme, non plus l'homme isolé, mais l'homme dans son environnement social, l'homme comme fruit de son temps et de son milieu. Ceux-ci devront donc servir dorénavant d'assise à l'enseignement de l'histoire.

Il ne faudrait pas déduire de ceci la nécessité d'une révolution dans les faits eux-mêmes. La manière d'appréhender les faits seule changera. Il en découlera d'autres critères de sélection des faits, d'autres explications peut-être. Mais, au préalable et avant toute chose, cette manière nouvelle postule un énorme effort d'information des maîtres mal préparés à cette tâche d'éveilleurs de l'homme moderne.

En général, la modification se réduira à la méthode d'approche et aux matériaux mis en œuvre. Les pures descriptions isolées de leur environnement céderont à des explications précises, solides, coordonnées dont seront cependant soulignées les valeurs d'hypothèses. L'actualisation sera poussée de manière à faire saisir dans le présent tous les vestiges d'antan qu'ils relèvent de l'archéologie, du folklore, du langage ou de la mentalité. Un usage constant du concret sera exigé, un contrôle permanent du sens des mots dans son évolution et ses nuances, conditions inéluctables l'une comme l'autre à une compréhension satisfaisante des données de l'histoire. Recours sera fait, en toute occasion utile, aux ressources historiques locales, régionales ou nationales. Les moyens et procédés didactiques les mieux en rapport avec les préoccupations de la vie moderne seront mis en œuvre, spécialement les moyens audio-visuels. La manipulation des cartes, des graphiques, des diagrammes, cartogrammes, organigrammes et autres excipients de la connaissance deviendra familière. Les jugements de valeur céderont la place à des grandeurs chiffrées.

On comprendra mieux, dès lors, l'exigence nécessaire d'un local d'histoire, véritable laboratoire pourvu d'équipements suffisants pour aider à maîtriser toutes ces techniques et pour replacer cette discipline à sa seule et vraie place de science de l'homme.

Ainsi, peut-être, respectera-t-on mieux l'histoire, parce qu'on la comprendra en saisissant son utilité fondamentale.

René VAN SANTBERGEN